



**L**e moment magique dans l'histoire du rock and roll, c'est celui des débuts, au milieu des années 50, quand il n'est pas encore une histoire, seulement une aventure improvisée pour jeunes gens des bas quartiers. Un jour, écrit Nik Cohn, « l'anarchie s'est installée. Pendant trente ans, il avait été impossible de faire son trou si on n'était pas blanc, lisse, bien élevé et bidon jusqu'à la moelle – et voilà que tout à coup on pouvait être noir, rose, idiot, délinquant, taré ou trimbaler toutes les maladies de la terre et ramasser quand même le paquet. Il suffisait de se pointer et de provoquer le frisson ».

Le frisson fait le tour de la terre. Mieux vaudrait parler d'une claque, pour les oreilles et pour les yeux. De quoi s'agit-il ? D'égarés qui hurlent à la mort un message simpliste (« *Tutti frutti all rootie, tutti frutti all rootie, awopbopalooop alopbamboom !* », Little Richard). Ils soufflent le chaud et le froid (« Dieu vomit les tièdes », Ray Charles), trouvent à l'intérieur d'eux-mêmes des réserves inépuisables de sex-appeal (les déhanchements d'Elvis Presley, même s'il ne lit que la Bible et n'aime que sa mère), exhibent des moues adolescentes, adoptent des comportements hystériques et manient leurs guitares comme des armes de destruction (« crues, puissantes, infiniment bruyantes »). Et c'est ainsi que moins de dix ans plus tard, pour tous les teenagers, de part et d'autre du Rideau de fer, la liberté s'écrit ou se crie « *Awopbopalooop alopbamboom* ». Mai 68 sera l'apothéose, le dernier coup de hanche, la traduction en termes politiques de cette fièvre infantile qui donne le branle à toute la terre.

La pulsation sortie de ce chaos est celle de la vie. Pendant quelques minutes, il n'y a plus de question, plus de passé, pas d'avenir, aucune peur, seulement les éclairs de la liberté entrevue et une explosion d'énergie dans un univers qui se sent soudain au bout du rouleau. La musique n'est plus simplement un ingrédient pour passer un bon moment. C'est un passeport pour un nouveau monde, une innocence de premier matin, une façon d'accorder les vagissements du baby-boom à l'écho du big bang, et tant pis pour ceux qui ne peuvent pas suivre.

Quel est le problème, en fait ? Leurs parents ne croient plus en rien, le réfrigérateur est plein, la guerre est loin, mais Dieu ce qu'ils ont faim ! Ils trouvent sans l'avoir cherché quelque chose qui donne vraiment la nausée aux adultes. Du jamais vu, jamais entendu, ils en redemandent. Quintessence de l'âge – ingrat : plus c'est sexuel, vulgaire, violent, mieux c'est (« Moi, écrit Salman Rushdie la semaine dernière dans *Le Monde*, j'essayais d'imiter le rictus de Presley, le balancement hypnotique de ses hanches... »). Depuis Hiroshima, l'humanité sait qu'elle est mortelle. Les gosses veulent vivre.

Le rock (ou la pop) ne bouleverse pas seulement les canons de la variété ou de la musique démotique, il inau-

gure une nouvelle façon de vivre et surtout de communier et de rêver. La jeunesse se mue en une société secrète transnationale, avec ses codes, ses mots de passe, ses obligations d'apparat, ses élégances, ses fautes de goût, ses rites, ses tentations dionysiaques, ses grand-messes, ses icônes ; et le rock and roll est sa religion.

Nik Cohn est le jeune homme (nous sommes en 1969, il a 22 ans) préposé à la rédaction des tables de la loi. Tout est à inventer dans le commentaire et dans l'écriture. Nik Cohn enjambe l'esthétisme et va à l'essentiel : l'épiphanie, la liberté, le sublime, l'instant parfait, sans rien cacher de ses préférences ou de ses répulsions : il est l'écrivain du rock and roll (il existe un écrivain de langue française au talent singulier, auteur notamment du *Lycéen* et des *Animals*, qui a assumé pour notre pays, et dans ses chroniques de *Libération*, cette fonction de scribe religieux du rock and roll, c'est Bayon. Fou du détail, névrosé, maniaque, flagellant, capable de soulever le voile des apparences les plus insignifiantes et de rendre compte de ses visions – souffrances d'amour et rédemptions – il a toujours volé à haute altitude).

J'avais entendu parler de Nik Cohn il y a un certain temps déjà – ça faisait belle lurette que la magie des débuts était morte – dans un café de la rue de Charonne grâce à Guy Peellaert (ils avaient créé ensemble *Rock Dreams*) et Michael Herr, l'homme qui écrivit à sa façon le dernier mot de la guerre du Vietnam : Putain de mort. « Nik Cohn, disait alors Michael Herr, est un Irlandais à qui il est arrivé pas mal de choses. un ancien écrivain de rock qui a longtemps vécu l'histoire de l'intérieur et sous toutes ses formes éclatantes et sordides. »

*Awopbopalooop alopbamboom*. L'âge d'or du rock est donc une célébration. On y retrouve les héros, les mythes, Jackie Kennedy twistant avec Jean Cocteau au Peppermint Lounge, les traîtres, les marchands, les minijupes de Carnaby Street, la bande-son (le bruit) d'une longue décennie, et sa vitesse : « La pop va aussi vite que ça : les anarchistes d'une année deviennent les vieux cons de l'année suivante. » Bref, comme le dit l'auteur,

capable de distance et de lucidité : « Tout ce qui peut arriver à notre époque, dans ce *vingtième siècle américain*... Soyons clairs : dans la pop, au fond, il est question de Coca-Cola. »

Comment tout cela pouvait-il finir ? Assez mal, car la jeunesse passe. Le feu sacré s'éteint tout seul sur l'autel des temples. Dionysos est fatigué. L'énergie s'envole ou se retourne contre ceux qu'elle habite. Dans les journaux le rock migre vers la chronique nécrologique. Vieille alliance de la jeunesse et de la mort. Autodestruction, alcool, drogue, beurre de cacahouète. Mais il y a d'autres dangers. L'argent, le rock-biz, la récupération, le remixed, la répétition sans fin de ce qui n'est plus. Le livre de Nik Cohn nous dit les commencements de ce terrible voyage. ●

*Awopbopalooop alopbamboom*. L'âge d'or du rock, par Nik Cohn. Préface de Greil Marcus. Trad. de l'anglais par Julia Dorner. Allia, 292 p., 120 F.

## Rock aventure

Le livre de Nik Cohn est une célébration. On y trouve les héros, les mythes, Jackie Kennedy twistant avec Jean Cocteau au Peppermint Lounge, les traîtres, les minijupes de Carnaby Street, la bande-son d'une longue décennie



Nik Cohn, scribe religieux du rock and roll.